

# LiRE:

Février 2010

## Le motard de l'apocalypse

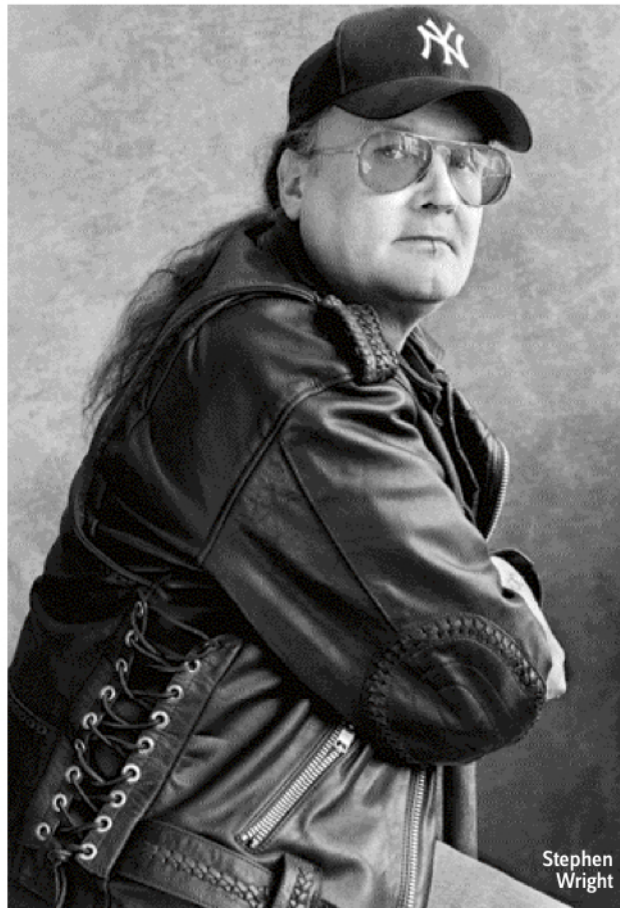
Avec ces deux romans, Stephen Wright décrit la folie frôlant la normalité dans un style halluciné.

**L**i capture et captive ses lecteurs », a dit Toni Morrison pour saluer Stephen Wright, qui arrive cet hiver dans nos librairies sur fond de pétarades de Harley-Davidson : blouson noir et boots de cow-boy, l'Américain est un fan du guidon – selon les rumeurs, il vivrait aujourd'hui dans une communauté de motards –, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi un as de l'écriture. Né en 1946 en Pennsylvanie, il s'est retrouvé à 23 ans au Vietnam avant de débarquer dans une université de l'Iowa où John Irving apprécia ses premiers textes et l'exhorta à ne plus lâcher la plume. Ce qu'il fit, sans pour autant gaver ses lecteurs : avec seulement quatre romans en vingt-cinq ans, Wright n'est pas un cracheur de copies mais un perfectionniste qui dit travailler au feeling, à contre-courant, « afin de protester et d'irriter ».

Il y a donc du grabuge dans l'air, quand on entre dans la maison Wright : ce réfractaire se range du côté de Thomas Pynchon – écriture hallucinée – pour mettre en scène des détraqués qui sont les purs produits d'une Amérique elle aussi passablement désaxée. Elle sert de décor à un roman effrayant traduit chez Gallmeister en 1996, *Etats sauvages*, où l'on suit la cavale d'un monstrueux *serial killer* qui écume les autoroutes à bord d'une Ford Galaxie sortie de l'arsenal d'un Mad Max relooké par Bret Easton Ellis. « Ce qui m'intéresse, c'est la ligne de démarcation très ténue qui sépare le crime de la normalité », explique Wright, lequel ne mégote jamais sur les outrances parce que le monde qu'il observe est devenu fou.

### Dans les coulisses d'un conflit sale

Les militaires sont-ils eux aussi des *serial killers* ? C'est la question qu'on se pose en refermant *Méditations en vert*, le premier roman que Wright publia aux États-Unis, en 1983. Sujet : cette guerre du Vietnam où il vécut le pire des cauchemars, entre février 1969 et novembre 1970. Comme *Putain de mort* de Michael Herr ou *Arbre de fumée* de Denis Johnson, le récit de Wright dépeint un carnage dont le sang coula jusque sur le sol de l'Amérique, à tout jamais traumatisée par la plus sale des guerres. Drogue, alcool, racisme, tortures sauvages, trahisons, voilà ce que le romancier a découvert dans les coulisses d'un conflit dont le soldat Griffin – l'un des héros du livre – revien-



Stephen Wright

dra sonné, comme un rescapé de l'apocalypse. Il y a des pages d'une violence célinienne, dans *Méditations en vert*. Exemple, ce passage où une petite Vietnamienne de 10 ans s'avance vers une escorte de GI, une grenade à la main. Kraft, le commandant, pointe son M-16 et la gamine part aussitôt en fumée : « Jamais il ne pourrait oublier ces fragments d'os giclant de son visage comme une pluie d'étoiles, ni sa petite tête éclatant dans toutes les directions comme un sac en papier que l'on a gonflé et que l'on fait brutalement exploser. »

Avec *La polka des bâtards*, publié aux États-Unis en 2006, Wright change d'époque mais pas de sujet : c'est la guerre de Sécession, cette fois, qui sert de toile de fond à son roman. Le jeune Liberty Fish, le héros, grandit dans l'État de New York entre un père abolitionniste et une mère qui s'est enfuie de la Caroline du Sud où ses parents, propriétaires de plantations, tyrannisaient leurs esclaves, un fouet dans

une main et une Bible dans l'autre. Wright raconte l'enfance paisible de Liberty et son éveil à l'esprit des Lumières grâce à l'éducation que lui offre son père, accusé par les Yankees racistes de « faire du lèche-cul aux bamboulas »... Et puis, en 1861, à 17 ans, Liberty s'engagera dans les troupes nordistes lorsque éclatera la guerre de Sécession. Sur les champs de bataille, il ne tardera pas à perdre ses illusions avant de partir à la recherche de la maison natale de sa mère, un domaine dont le vieux maître est un pur maboule, une sorte de Docteur Folamour égaré dans le Deep South esclavagiste.

D'un livre à l'autre, ce sont les « ouragans de l'âme » qui se déchainent sous la plume de Wright. Pour lui, le monde est un vertigineux abîme, un piège redoutable. Il s'en tire par une belle pirouette : « Pour conserver son équilibre mental, il est préférable d'apprendre à apprécier la fêlure des choses, la cocasserie et le désordre qui se nichent au cœur du monde, bref, d'apprendre à en rire. »

A.C.

★★ *Méditations en vert (Meditations in Green)* et ★★ *La polka des bâtards (The Amalgamation Polka)* par Stephen Wright, traduits de l'américain par François Happe et Serge Chauvin, 396 p., Gallmeister, 24 € et 412 p., Gallmeister, 23 €

